De la captation de l'esprit céleste

Introduction

Sans doute certains se demanderont que vient faire un tel sujet parmi les très pratiques descriptions proposées d'ordinaire sur le site des Amis de l'Alchimie. Mais sans doute aussi faut-il parfois se risquer à examiner des concepts fumeux et multiformes (il y en a beaucoup en alchimie) et finir par découvrir combien concrètes peuvent être leurs implications… une fois les cohérences dégagées (ce qui n'est pas une mince affaire).

Tout d'abord précisons un peu plus de quel « esprit » nous avons l'intention de parler : il s'agit celui que désigne Cyliani[1] quand il déclare dans son chapitre consacré à la première opération : « *je commençai par l'imbiber* (la matière contenant les deux natures métalliques) *de l'Esprit astral peu à peu afin de réveiller les deux feux intérieurs qui étaient comme éteints… Alors je versai dessus une nouvelle quantité d'esprit astral de manière à surnager la matière et laissai le tout ainsi pendant cinq jours au bout desquels je décantai adroitement le liquide ou la dissolution…* » (Atorène[2], fort généreusement, insère cette citation dans son chapitre consacré au plomb philosophique).

On retrouve semblable évocation dans le livre d'Henri de Linthault intitulé l'Aurore[3] quand il s'exprime sur « *l'esprit corporel du monde, sa nature et préparation par laquelle s'engendre la magnésie des philosophes, première matière des philosophes* ». Selon cet auteur, l'esprit astral peut apparemment prendre une forme aqueuse puisqu'on peut en imbiber le plomb ayant subi un début de préparation (liquation…). Comme dans les contrats, il faut faire particulièrement attention aux notes en petits caractères au bas des pages, de Bernard Biebel, ici celle n°15 : « *Les anciens adressèrent à Jupiter l'aigle, en raison de sa qualité toute volatile. Jupiter, suivant la fable, <u>se changea en une pluie d'or</u> afin de jouir de Danaê, enfermée dans une tour…* ». Dans l'encyclopédie des mythes grecs de Robert Graves[4], Danaê signifie « desséchée ».

La définition générale donnée par Montésinos[5] dans son dictionnaire de l'alchimie du terme esprit(s), « *des acides ou de sels résultant de l'action d'acide* », ne correspond pas à notre propos : les appellations correspondantes, si elles commencent par « esprit », sont toujours suivies par un complément (acide, ardent, de nitre, de vinaigre…). Quant à l'esprit dont nous parlons, il est souvent associé aux qualificatifs « céleste » ou « astral » ou comme chez Nicolas Lefèvre[6] « universel » (p 121). Ainsi ce dernier écrit-il : « *Les Artiste n'ont pas crû pouvoir mieux parvenir à leur but, que par le choix qu'ils ont fait de la substance la plus pure et la plus simple qui soit dans la nature, qui est l'eau de la rosée et celle de la pluie, qui font deux substances, <u>qui contiennent en elles l'esprit universel</u>, pour en tirer leur menstrue universel, qui soit capable d'extraire la vertu des choses, et d'en être retiré sans emporter aucune portion de l'excellence du mixte, pourvu que ces deux liqueurs soient bien et dûment préparées* ».

Et alors ? S'exclamera-t-on : autant ne plus ergoter sur ce sujet, puisque chacun sait comment collecter la rosée de printemps : à la pleine lune, alors qu'elle finit de croître. Mais c'est justement là qu'il faut faire un détour. Car la question principale n'est pas de savoir ou non comment récolter la rosée, mais plutôt de définir avec plus de précision « l'esprit universel » dont parle les philosophes et, avec cette définition, réfléchir si l'on aurait d'autres manière de capter cet esprit… et de s'en mieux servir pour nos travaux alchimiques ou spagyriques.

Le prâna des hindous

Le premier détour, faisons-le chez nos voisins orientaux, et plus précisément aux Indes. La notion de prâna est parvenue jusqu'à nous via l'engouement, croissant durant le siècle dernier, pour le (hatha) yoga. Dans la philosophie hindoue, il s'agit du souffle vital (corporel), mais aussi l'énergie physique, celle qui insuffle la vie[7]. Selon Van Lisebeth[8], « *pour les yogis, l'univers est composé d'Akasa, l'éther cosmique, et de Prâna, c'est à dire l'énergie. Lorsque Prâna agit sur Akasa, toutes les formes de la matière naissent* ». Plus loin, il complète sa description avec cette sentence : *« les yogis affirment que ce qui caractérise la vie, c'est sa capacité d'attirer du prâna en soi, de l'y accumuler et de le transformer pour agir dans le milieu intérieur et dans le monde extérieur… Le prâna est présent dans l'air et pourtant il n'est ni l'oxygène, ni l'azote, ni aucun des constituants chimique de l'atmosphère… Le prâna est notre véritable nourriture, car sans prâna, aucune vie n'est possible… La source la plus importante de prâna vital est l'atmosphère* ». Est-ce vraiment différent du concept d'esprit universel chez les alchimistes ?

Quelle est l'originalité de la pensée indienne à ce sujet ? Si l'on peut globalement et sans prendre de risque, s'accorder sur la très probable identité de l'esprit céleste et du prâna, les maîtres yogis en tirent des conséquences différentes des alchimistes : ils stipulent que le prâna peut être stocké et accumulé dans le système nerveux (alors que pour les alchimistes ce serait dans la Pierre). D'après eux, les techniques du yoga et plus particulièrement du Prânayama (*ayama* = restreindre, maîtriser), donnent le pouvoir de diriger à volonté ce courant de prâna... par la simple pensée ! Toujours selon Van Lisbeth, « *le yoga donnerait ainsi un accès conscient et volontaire aux sources même de la vie* ». Quand on lit plus avant cet auteur, il rappelle que les pratiques du yoga constituent une trilogie : les asanas (exercices posturaux), le pranayama et la méditation. Pour terminer à ce sujet, la captation du prâna et sa circulation dans le corps est réalisée principalement grâce aux techniques de rétention du souffle (*kumbhaka*) et que c'est ainsi que les moines tibétains arrivent à faire sécher des piles de couvertures détrempées posées à même leur corps par des températures très au-dessous de 0°. Bon ! On veut bien les croire sur parole.

Nous ne pouvons-nous empêcher d'ajouter une remarque en forme de boutade à l'intention de ceux qui cherchent à s'assurer la santé "éternelle" grâce à la Pierre : peut-être qu'avant de parvenir à l'élixir de jouvence, ces apprentis alchimistes feraient-ils mieux d'adopter une hygiène de vie adéquate, avec exercice physique quotidien (de la marche à pied par exemple), modération quant à l'alimentation et l'alcool, et bien sûr sans tabagisme (barrière au prâna) ni usage de psychotropes et/ou de neuroleptiques. Maître Philippe de Lyon (1849-1905) aurait ajouté : et abstinence de médisances envers autrui ! Mais nous vous l'accordons, ce dernier point est de loin le plus difficile…

L'énergie d'orgone de Wilhelm Reich

De nouveau, il faut remercier Atorène pour l'éclectisme de ses connaissances[9] : en effet rares sont ceux qui ont examiné de près les travaux étonnants de Wilhelm Reich, dissident de la société psychanalytique du temps de Freud, émigré aux USA avant la seconde guerre mondiale (1897-1957). Tout d'abord, on ne peut qu'être surpris de l'appellation que donne Wilhelm Reich à son énergie

vitale : l'énergie d'orgone[10] ! Selon nous, traduire ceci par « énergie génératrice d'or » ne semble pas faire une grosse entorse à la langue des oiseaux. Pourtant, Wilhelm Reich n'était pas alchimiste et si son confrère Karl Gustav Young manifesta fièrement son attrait pour cette science, sur un plan uniquement symbolique hélas d'ailleurs, on ne retrouve dans les écrits du premier aucune mention relative à cette science. L'ouvrage principal chez Reich qui traite de cette énergie s'intitule « la biopathie du cancer[11] ». Pour faire simple, disons que pour Reich, c'est une mauvaise circulation de cette énergie dans le corps qui serait responsable du cancer. Son argumentaire est purement psychosomatique : les névroses/psychoses voire les traumas induisent des blocages dans le corps, lesquels blocages empêchent l'énergie d'orgone de circuler. Les zones du corps où ne circule plus l'énergie d'orgone, voient leurs cellules se détériorer, ouvrant la voie à la cancérogénèse. On n'est pas loin de l'idée des yogis pour qui les blocages du corps empêchent la circulation adéquate du prâna et engendre des maladies. Même Cyliani était d'accord avec cette théorie : « *car le dérangement de notre corps ne vient uniquement, exception faite des indispositions mécaniques, que des courants de la vie qui ne peuvent circuler* » (op. cit. p. 23).

L'intérêt des expérimentations de Reich pour les *labourants*, c'est que cette énergie, il est possible de la capter et de l'accumuler ! Comment ? Par la pensée ? Non ! Reich avait remarqué que les corps cotonneux la conservait tandis que le métal l'attirait puis la repoussait (un peu comme un accumulateur en électricité qui se charge puis une fois chargé se décharge). Voici un schéma d'accumulateur d'orgone :

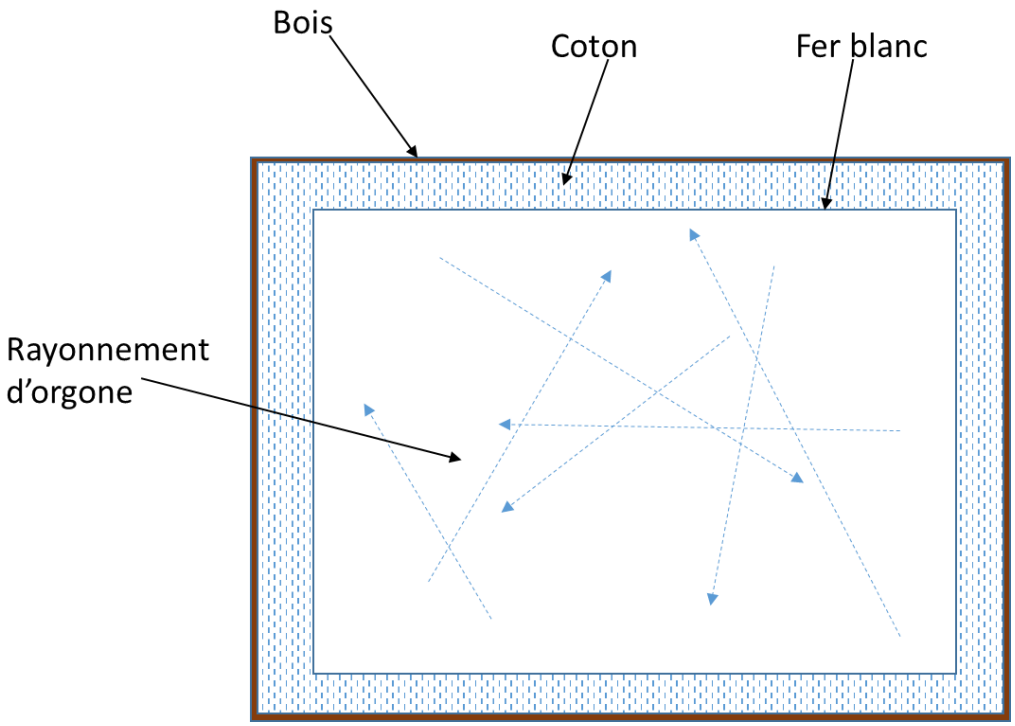


Figure 1 : schéma d'un accumulateur d'orgone (d'après Reich, 1975)

Reich a même construit un petit instrument portatif (l'orgonoscope) composé de tubes de différents matériaux avec lequel il pouvait observer cette énergie. Que dit-il ? « *Le sol, les murs, les buissons, l'herbe, les animaux, l'atmosphère : le phénomène s'observe partout, mais il varie d'intensité et de densité selon la clarté. La conclusion s'impose avec une rigueur inéluctable : le rayonnement d'orgone*

est omniprésent… Quand l'humidité dépasse 50%, les phénomènes lumineux diminuent d'intensité. L'humidité de l'air absorbe le rayonnement comme elle absorbe les rayons SAPA[i] » (op. cit. p. 110).

A notre avis toutefois, il n'est point besoin d'ustensile comme l'orgonoscope pour percevoir l'énergie d'orgone : on peut très bien l'observer à l'œil nu en regardant le ciel, bien à part de la partie la plus ensoleillée : le principal est de ne pas focaliser et de laisser flotter le regard. Une fois que les yeux sont décontractés, la vision périphérique perçoit cette énergie via de petites impressions lumineuses, comme de petits tourbillons, ou de petites pulsations dorées. Si l'on continue de ne pas focaliser, on s'aperçoit rapidement que ces petits phénomènes sont perceptibles partout, comme de minuscules billes de lumières tourbillonnantes… La pluie d'or de Jupiter ?

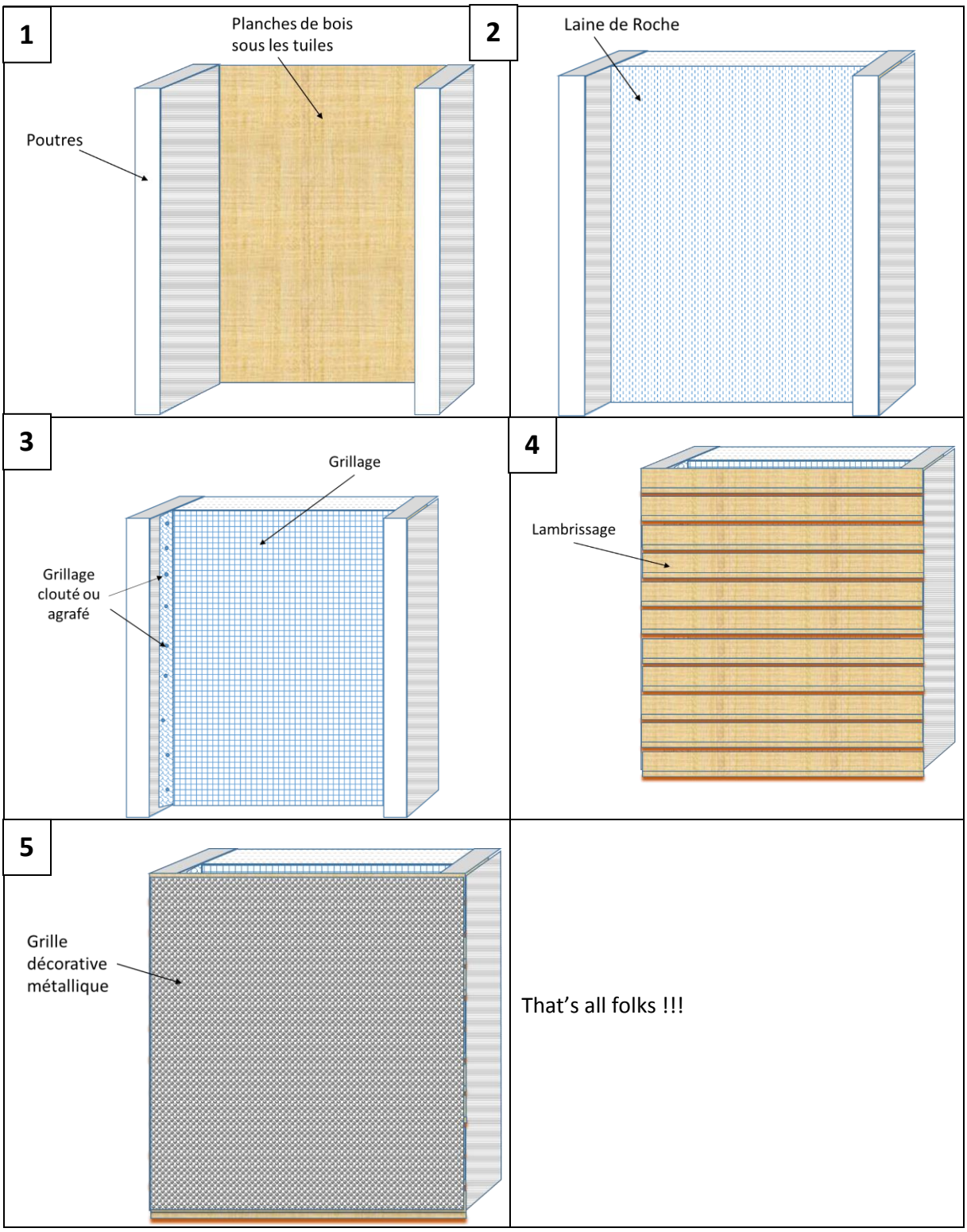
On notera au passage que nos automobiles sont construites comme des accumulateurs inversés puisque la matière floculente se trouve à l'intérieur, et la paroi métallique à l'extérieur. Ainsi, nos voitures se comportent comme des dissipateurs d'orgone, le conducteur et les passagers étant les premières victimes du phénomène. Dans les années 1980, nous décidâmes de remédier à ce problème : nous possédions une R5 et toute la garniture sous le plafond fut arrachée *manu militari* tandis qu'à l'extérieur du véhicule, sur le toit, nous collâmes une large épaisseur de laine de roche surmontée d'un film plastique pour rendre étanche le dispositif. Le dessus de la R5 ressemblait à un énorme pansement rafistolé à la hâte : on nous raillait en nous demandant si nous avions peur de faire des tonneaux… Le ridicule ne tue pas – comme chacun sait – et un jour nous fûmes récompensés de nos efforts expérimentaux. C'était une très belle soirée d'été : nous roulions, ma sœur et moi, depuis huit d'heures vers Lesneven, en Bretagne. Un ciel d'azur immaculé depuis notre départ d'Auvergne nous avait gratifiés d'une de ces paisibles et radieuses journées estivales que l'on n'oublie jamais. Car nous aperçûmes soudain un phénomène lumineux tout à fait étrange : à l'intérieur de la R5, sur une hauteur d'une quarantaine de centimètres dessous le toit, flottaient de petits fayots bleus luminescents d'environ un centimètre de long. Leur densité était moyenne : comme des flocons lors d'une neige modérée et que le temps s'est figé. Ils flottaient de manière assez statique comme ces minuscules lanternes chinoises qu'on abandonne au vent. Nous passions notre main à travers sans qu'ils opposent de résistance, sinon des picotements légers sur tout l'avant-bras, sur notre crâne aussi.

Que faire de tout cela ? Tout d'abord, on peut remarquer le fait que <u>l'humidité semble raréfier l'orgone</u> (suite sans doute à une absorption partielle de celle-ci par les gouttelettes en suspension) n'est pas sans évoquer la rosée à récolter selon certains pour les besoins de l'alchimie. Probablement d'ailleurs la rosée de printemps tire-t-elle certaines de ses propriétés parce qu'elle est porteuse de cette énergie. Le deuxième point important, c'est que <u>cette énergie peut être concentrée</u> : jusqu'à quel point ? Est-ce qu'on réalise cela quand on utilise la rosée pour certaines préparations ? Enfin, on peut aménager son laboratoire de manière à ce qu'il intègre un capteur d'orgone. Le plus simple est encore de modifier une partie de son toit (s'il ne s'agit pas d'un laboratoire installé dans une cave), voire d'un pan exposé au soleil.

---

[i] Ci-après un curieux commentaire - non dénué d'intérêt pour nos travaux - quant à ce Reich appelle les "bions SAPA", sorte de petites vésicules émanant une lueur bleutée qu'il voit au microscope (SAPA pour "*sand pakete*") : « les bions SAPA, formés à partir du sable de mer, transportent avec eux "l'énergie solaire figée" qu'est en définitive le sable. En préparant les cultures sablonneuses, l'échauffement et la dilatation libèrent cette énergie de sa condition matérielle… ». Quelques semaines plus tard, dans le local où sont enfermées les cultures des bions SAPA, « tous les objets métallique du labo (ciseaux, pincettes, aiguilles, etc.) sont de plus fortement aimantés. Que s'est-il passé ? ». Cité par David Rompré (2000) Sexe, stase et orgone : les thèses du docteur Reich. Presses universitaires de Laval, Canada, l'Harmattan – pp 62-64

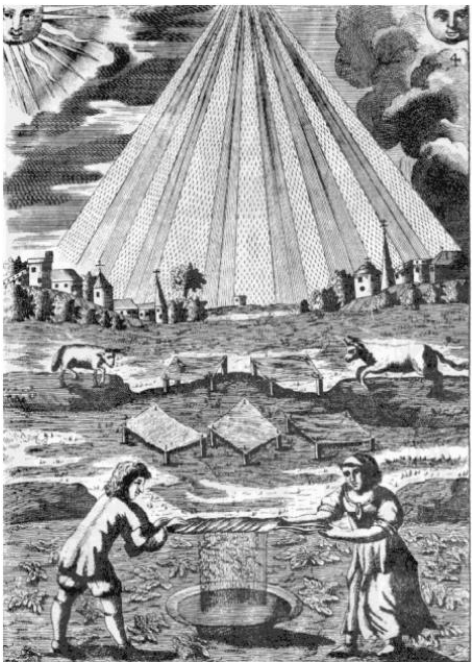
Voici une possibilité d'aménagement sous toit :



De la rosée

Dans la vie il faut parfois se jeter à l'eau : la rosée est une excellente occasion ! Les néophytes (dont je fais partie) n'auront pas manqué de remarquer les nombreuses contradictions des écrits autours de la

rosée. Tandis que certains s'échinent à nous en détourner, d'autres la disent indispensable. Parmi les détracteurs, on trouve tous les disciples et successeurs de Roger Caro (tenants de la voie du cinabre). Par exemple, en parlant du feu secret des sages[12] : « *le constat est désolant qui nous montre que les hordes indénombrables de chercheurs se sont consacrées à sa recherche, empruntant hélas, des chemins sinueux qui les conduisent à exploiter vainement, en guise de SEL, la Rosée nocturne de nos campagnes, parfaitement superfétatoire dans la pratique de notre art. Erreur déplorable et manifeste, consécutive sans nul doute à une regrettable confusion des genres, une simple et malencontreuse méprise pour ceux qui, impatients de vaquer et d'aboutir, s'accrochent obstinément et sans mesure, soit aux planches incitatives du MUTUS LIBER qui, il est vrai, nous invite en ce sens et semble accorder une place prépondérante au flux céleste ou encore à des déclarations sournoises et pernicieuses d'auteurs pourtant parfaitement crédibles comme par exemple Cyliani ou Artéphius* ».



Il est vrai que ladite planche du Mutus Liber (n°4) est on ne peut plus explicite et les auteurs opposés au recueil et à l'usage de la rosée pour la constitution du sel sont prêts à toutes les contorsions pour lui trouver un sens différent de celui explicitement évoqué. S'il ne s'agit pas de rosée, nous agréons Pierre Duchesne : Cyliani serait alors bien sournois quand il écrit : *« Pense à la rosée de mai, elle devient indispensable comme véhicule et comme étant le principe de toutes choses* » (Cyliani, op.cit. p. 24).

Un des co-auteurs du site excellemment documenté et passionnant http://herve.delboy.perso.sfr.fr pense lui aussi qu'en aucun cas Flamel n'a indiqué la collecte de la rosée dans sa planche n°4. Voilà ce qu'il déclare à ce sujet : « *Il est clair que l'on peut imaginer la scène suivante : le couple alchimique est en train de tordre un linge dans une bassine ; certains critiques ont cru qu'il s'agissait de la rosée de mai ou rosée céleste. En arrière-plan, nous voyons d'autres linges tendus ; à gauche le Bélier et à droite le Taureau : que l'on se rapporte à notre schéma de préparation du dissolvant. On y verra que le Bélier [Ariès] voile Arès, qui est cet acide soi-disant vitriolique [en fait il s'agit de l'acide carbonique, nous le savons de nos jours] ; le Taureau voile le complexe Vénus-Aphrodite qui cache le composé du potassium dont la nature peut varier selon le mode de préparation : huile de tartre faite par défaillance [alkali fixe concentré], alkali fixe, nitre, foie de soufre. Ces linges que l'on aperçoit, nous l'affirmons, ont été enduits d'alkali fixe <u>et on les a laissés s'imprégner de la rosée, tout simplement parce qu'il s'agit d'eau distillée[13]</u>. Le couple alchimique recueille donc le tartre vitriolé dissous dans une bassine avant de soumettre le liquide à l'évaporation* a siccite. *C'est le principal composant du Mercure philosophique qui est ici exposé au vu de tous. <u>Veuillez croire que ce ne sont pas les oligo-éléments de la rosée de mai qui pourront contribuer à préparer le Mercure des Sages</u>...* ». Personnellement, nous pensons que c'est faire injure à nos prédécesseurs que de croire qu'ils aient eu besoin de tels procédés pour se procurer de l'eau distillée…

Quant aux utilisateurs de la rosée, ils sont nombreux : on compte déjà A.C., un de nos collègues des amis de l'alchimie qui écrit dans son commentaire sur « la symbolique de la "Fontaine Indécente", dans le Grand-Œuvre alchimique » : *« Point n'est besoin d'ergoter pour suggérer à l'évidence, que cette urine céleste est en effet la Rosée du Ciel, réceptacle de l'Esprit Universel corporifié sur un nitre*… ». De son côté, Roger Guasco[14] dans son ouvrage intitulé « la rosée brûle le sel » (pp 67-72) la décrit sans

détour et explique comment il s'en sert pour fabriquer son sel. Pour abréger nos citations, nous terminerons par Atorène qui précise très clairement (op. cit. p 160) : « *la rosée, en rendant philosophiques les fondants, provoquera ultérieurement l'apparition de l'émail vert au blason, le fameux sinople. Sans elle, il resterait jaunâtre et quelconque… La rosée contient un sel surprenant, facile à identifier par la forme des cristaux ou par les réactifs… Il ne faut pas l'isoler pour l'alchimie, comme le précise* Quand-Sel-y-est *après Fulcanelli : l'enrichissement des sels médiateurs*, *dans le Grand Œuvre, se fait tout simplement, au sein de la rosée, par la solution et la subséquente cristallisation* ».

Si l'on examine précisément la planche IV du Mutus Liber, et si l'on fait confiance en la méticulosité des iconographes moyenâgeux, on ne peut s'empêcher de remarquer que les rayons qui irradient la nature ne sont ni d'origine solaire, ni d'origine lunaire, les deux astres étant placés aux deux angles supérieurs de la planche. De là à suggérer que la rosée serait "nourrie" par une autre source de rayonnement que celui des luminaires, il n'y a qu'un pas… que nous franchissons sans trop d'hésitation. Comme nous le faisions remarquer dans notre texte précédent, le tout début du printemps à la pleine lune est le moment d'une unique configuration céleste : dans sa convolution annuelle, notre planète se dirige droit vers Sagittarius A* tandis que les luminaires qui sont à 180°, ne font aucunement barrage aux effluves qui émanent de ce point. Quand on sait que Sagittarius A*, c'est le colossal trou noir qui siège au centre de notre galaxie - la voie lactée - ça donne à réfléchir !

Terminons par une note pratique : une de nos collègues a, pour la récolte du précieux liquide, fait preuve d'une ingéniosité qui fait honneur à tous les alchimistes paresseux dont nous faisons partie : elle a suggéré l'utilisation d'un déshumificateur (électrique comme il se doit et pas chimique). Un tel ustensile, branché les nuits de bonne lune (entre la première et la pleine), par temps dégagé et au printemps, pourra récolter selon la capacité de son appareil plusieurs litres de bonne rosée, conforme par ailleurs à la planche du Mutus Liber, puisque jamais en contact avec les plantes poussant au sol. Parfois, le progrès a du bon !

En guise de conclusion

Parce que les métaux, selon les alchimistes, sont tous des combinaisons des deux principes ou natures métalliques (le soufre et le mercure), on peut penser que différents métaux devraient permettre de produire ces deux principes (séparation des constituants), de les purifier et de les ré-amalgamer. On trouve ainsi dans la littérature des protagonistes de diverses voies :

- De l'antimoine et de l'arsenic (Roger Guasco[11], Basile Valentin, Atorène)
- Du cinabre (Roger Caro, Yardley[15])
- De la galène (Cyliani, Canseliet, Atorène, Geber (ce dernier propose en fait d'autres minéraux comme la cassitérite (grec κασσίτερος = étain) et on se rappelle de ce que dit Canseliet sur le mot γαλενε (*galene*) qui signifie « voguer sur la mer »)
- De la blende (zinc), du bismuth ?
- …

Nous nous devons d'évoquer toutefois la constatation faite par les disciples de Roger Caro, que la Pierre, orientée au règne animal, n'aurait plus les facultés qu'on lui connaissait d'antan. Et d'en rechercher les raisons dans les rayonnements, les ondes, les produits chimiques, etc. qui aujourd'hui polluent notre environnement. A l'époque d'Eugène Canseliet pourtant, la Pierre semblait avoir encore toutes les qualités requises, en témoigne sa rencontre avec Fulcanelli en 1952 avec une description de son maître tel un adulte dans la force de l'âge (au lieu des cents ans et des poussières qu'il lui connaissait).

On peut interpréter cela de deux manières : soit effectivement, la Pierre philosophale n'est plus ce qu'elle était – décidément, tout se perd - quand bien même elle permettrait des transmutations (cf. par exemple R. Caro, 2008[16], pp 51-52). Soit il y a Pierre et Pierre… Que voulons-nous dire ? Si pour certains, la réalisation du Grand-Œuvre ne nécessite pas la captation de l'esprit universel (ici via la rosée de printemps), peut-être ses capacités transmutatoires se limitent-elles aux métaux et sont inaptes à la transmutation de l'alchimiste lui-même… Au final, ces voies ne sont-elles pas de "simples" particuliers, entretenant la confusion quant aux vraies finalités de l'Alchimie ?

Aude Roche – Août 2017

---

[1] Cyliani (1832) Hermès dévoilé. Ed. F. Locquin, Paris. Réédition : éditions traditionnelles, 1975, Paris
[2] Atorène (1981) Le laboratoire alchimique. Guy Trédaniel, éditions de la Maisnie, Paris (p. 205)
[3] De Lintaut H. (1978) Œuvre Chymique. Guy Trédaniel, éditions de la Maisnie, Paris (pp 54-55)
[4] Graves R. (1967) Les mythes grecs. La pochothèque, Librairie Fayard (Paris)
[5] Montésinos C. (2010) Dictionnaire raisonné de l'alchimie et des alchimistes. Editions de la Hutte, Bonneuil-en-Valois (p. 177)
[6] Lefèvre N. (1760) Cour de chimie pour servir d'introduction à cette Science. Chez Jean Noël Leloup, Paris
[7] Frédéric L. (1987) Dictionnaire de la civilisation indienne. Bouquins, éditions Robert Laffont, Paris (p.861)
[8] Van Lisebeth A. (1971) Pranayama, la dynamique du souffle. Flammarion, Paris
[9] Nous aimerions bien le rencontrer d'ailleurs.
[10] A priori pour faire référence à l'orgasme qui permettrait la circulation harmonisée dans le corps de l'énergie d'orgone.
[11] Reich W. (1975) La biopathie du cancer. Payot, Paris (première publication 1948, USA)
[12] Duchesne P (2005) Alchimie – les vraies lumières de l'œuf de la philosophie hermétique. Publication de l'association « sanctuaire d'Helios-Adam », Marseille
[13] (souligné par nos soins) Prétendre que nos prédécesseurs procédaient de la sorte pour recueillir de l'eau distillée, c'est à notre avis leur faire injure… Ils possédaient d'autres moyens, bien plus pratiques et efficaces, comme par exemple le recueil d'eau de pluie, la collecte de neige en hiver à laisser fondre dans des tonneaux, sans compter l'évaporation de l'eau de source à disposition. En clair, si la rosée n'avait d'autre qualité que celle d'être distillée, Flamel n'aurait pas constitué sa planche n°4 de la sorte… Enfin, et nous rejoignons en cela les auteurs, ce ne sont évidemment pas les oligo-éléments qui peuvent être intéressants dans la rosée… Un sel ? (les sels ne font pas partie des oligo-éléments au sens propre du terme).
[14] Guasco R. (1978) La rosée brûle le sel. La pensée universelle, Paris
[15] Champagne J. (2015) Le procédé de Dr Yardley. Edition les Trois R, Amboise (France)
[16] Caro R. (2008) tout le grand-œuvre photographié et commenté. Editions de Massanne, Saint-Laurent-le-Minier.